

Adresser toute la correspondance pour la rédaction et l'administration à :  
Ruth Jeffrey, P. O. Box 223, Station D, New York.

### PREMIERS SIGNES D'ORAGE

La vie politique de la France est manifestement entrée dans une nouvelle phase. Le gouvernement Pétain a abandonné l'espoir de rassembler le pays autour lui par son paternalisme doucereux ; il essaie maintenant, de sa main tremblante, de faire claquer le fouet. Dans la dernière période le caractère bonapartiste du gouvernement s'est singulièrement accentué. Dans son discours du 12 août Pétain reconnaît que tout le pays est contre lui et qu'outre les baionnettes allemandes, le seul soutien du régime, c'est la police. Le régime s'appuie sur une base si étroite qu'il est secoué par des remanements incessants. Lorsqu'il prit le pouvoir, Pétain se vanta de mettre fin à l'instabilité traditionnelle du régime parlementaire français. En fait, l'appareil gouvernemental n'a jamais été plus en proie que maintenant à de perpétuelles secousses. Toute l'administration, y compris la police, est périodiquement épurée. « Qui n'est pas avec moi, est contre moi », a proclamé Pétain. La simple abstention devient une offense, le moindre doute — une attaque. Pour consolider l'édifice branlant de son régime Pétain demande de ses collaborateurs un serment de loyauté. Il essaie maintenant de se créer avec la Légion française quelque base de masse. Il avait déjà tenté il y a quelques mois de résoudre la même tâche avec le Rassemblement national. L'organisateur de cette entreprise, est maintenant arrêté. La nouvelle tentative aura sans doute le même succès.

Plus Pétain est isolé du pays par le mépris et par la haine, plus il doit s'attacher par de nouveaux liens au char du vainqueur, il promet à Hitler une « collaboration loyale » et le plus clair de cette collaboration, c'est d'accabler son propre peuple par des répressions toujours plus lourdes. C'est dans cette atmosphère que retentit le coup de revolver contre Laval. L'attentat n'est évidemment pas le produit du hasard et les mobiles d'un assaillant furent rarement plus évidents. C'est toute la petite bourgeoisie française, accablée par la misère, étouffée par l'oppression, blessée dans son patriotisme, qui a pressé la gâchette pour soulager sa colère. L'attentat contre Laval permet de mesurer la tension croissante des antagonismes qui s'accroissent en France (et dans toute l'Europe). Dans le duel entre les oppresseurs et les terroristes nous sommes, bien entendu, du côté de ceux qui n'hésitent pas à sacrifier leur vie pour la liberté. Mais cela ne veut pas dire que nous approuvons leur méthode. Loin de là. La terreur individuelle est l'arme spécifique de la petite bourgeoisie poussée au désespoir. Elle n'est pas une nouveauté. Elle a une expérience déjà longue dans de nombreux pays. Les marxistes ont souvent eu l'occasion de critiquer la tactique de la terreur individuelle, — non pas, bien entendu, au nom de la morale, — mais du point de vue de l'efficacité révolutionnaire. Il ne s'agit pas de « se venger », mais de trouver les meilleures méthodes de lutte. Pour un Laval assassiné il se présentera dix autres « collaborateurs » zélés. Pour un officier allemand tué il en viendra cent autres, plus hautains et plus brutaux. C'est se casser la tête dans une impasse. Quant à l'action des attentats individuels sur les masses, si elle en a une, ce ne peut être que de les pousser dans la passivité. Si le salut doit venir de quelque héros qui d'une balle de revolver nous vengera de nos misères et nous libérera de l'opresseur, à quoi bon s'organiser et se préparer à la lutte ? Si l'on peut compter sur un « sauveur », à quoi bon perdre son temps à former un parti révolutionnaire ?

S'ils sont bien stériles en eux-mêmes, les attentats individuels sont les signes manifestes de la crise profonde qui mûrit en France et dans toute l'Europe. Le « nouvel ordre » de Hitler ne peut apporter aux peuples que misère et oppression. Les soldats allemands emploient dans leur argot le mot « organisieren » avec le sens de voler. S'ils ont dérobé une poule ou une motte de beurre, ils disent qu'ils les ont « organisés ». Ils ont fort bien saisi ce que signifient toutes les grandes phrases sur l'« organisation » de l'Europe par Hitler : c'est la concentration de toutes les ressources dans les mains de l'im-

périalisme allemand pour poursuivre son œuvre conquérante. Les peuples opprimés et dépeuplés grondent de révolte. A cette cause générale de la crise s'ajoute maintenant la guerre contre l'U. R. S. S. C'est là qu'il faut voir la source de la vague de sabotage qui a bruyamment déferlé sur la France. Dans quelle mesure ces actes de sabotage sont le produit de l'action concertée d'une organisation ? C'est difficile à dire. Il semble bien que les stalinistes aient conservé une assez grande capacité d'organisation ; mais en même temps le mouvement, par son ampleur et la variété de ses formes, montre qu'il a manifestement dépassé les cadres organisés d'un parti illégal. Dans cette vague de sabotage qui cherche à paralyser la machine militaire allemande nous appuyons entièrement l'initiative des masses qui sert aussi bien les intérêts de la défense de l'U. R. S. S. que ceux de leur libération. La tâche des trotskistes est de participer activement à ce mouvement et lui ouvrir une perspective. En se liant dans l'action aux ouvriers les plus résolus, tous leurs efforts tendront à montrer et démontrer la nécessité de l'organisation, c'est-à-dire de la formation d'un parti révolutionnaire.

Les stalinistes participent-ils aux attentats individuels avec leurs cadres responsables ? C'est difficile à dire, mais il semble bien qu'ils n'y sont pas étrangers. La presse américaine a annoncé que dans un tract les stalinistes menacent d'exterminer dix Allemands pour chacun des leurs condamnés et exécutés. L'attentat contre Marcel Gitton, ancien dirigeant staliniste devenu fasciste au moment du pacte entre Hitler et Staline en 1939, renforce l'hypothèse de la participation des stalinistes à la lutte terroriste. Il n'est évidemment pas exclu que Gitton fût assassiné à la suite de querelles intestines dans le camp fasciste, mais dans les conditions présentes, l'autre possibilité, celle d'une action des stalinistes, est bien plus probable. Il n'y a d'ailleurs là rien qui puisse nous étonner. Les stalinistes ne sont retenus par aucun principe marxiste, il y a longtemps que ces choses-là ne comptent plus pour eux. D'autre part, bureaucratisme et terrorisme individuel s'accroissent fort bien entre eux. L'un et l'autre ont leur source dans le mépris des masses, « incapables » que l'individu doit tirer des difficultés. Nous le répétons : rien à faire dans la voie des attentats individuels. C'est sacrifier inutilement des dévouements précieux et entraver l'action des masses.

L'impérialisme allemand a encore, bien entendu, de grandes réserves de forces, et il serait vain d'espérer son effondrement à brève échéance. Mais sa situation s'est manifestement empirée dans ces dernières semaines. Hitler, semble-t-il, ne pourra terminer son aventure à l'Est avec l'hiver. Cela signifie d'énormes dépenses de forces dans les prochains mois, la perte de prestige en Allemagne même. Les généraux allemands vont piller avec encore plus d'acharnement les pays conquis. Même si les premières protestations actuelles, — attentats et sabotage, — sont réprimées dans le sang et s'éteignent pour quelque temps, elles renaîtront bientôt avec une force décuplée, sous des formes plus efficaces. La résistance de l'adversaire aura diminué. Après plusieurs assauts la rupture est inévitable.

Un orage formidable s'amorce sur l'Europe. Ce que nous sentons maintenant, ce sont les premiers tourbillons dans l'air. Toutes les nations seront secouées jusque dans leurs fondements, les classes dirigeantes discréditées. Sans doute, les remous nationalistes ne manqueront pas, avec des masses petites-bourgeoises qui ont perdu leur équilibre. Mais la force sera à ceux qui savent clairement ce qu'ils veulent. Et nous le savons : c'est la fin de tout le système capitaliste, le pouvoir aux ouvriers, la révolution socialiste. Notre arme, c'est un parti révolutionnaire intrépid. Tous nos efforts, tous nos soucis constants doivent être de préparer cette arme. Toute notre volonté doit être sans cesse tendue vers ce but : préparer l'organisation qui demain sera capable de mener la lutte jusqu'au bout et de faire sortir du chaos un ordre meilleur.

Marc Loris

### Manifeste de la Quatrième Internationale

L'U. R. S. S. est en guerre. L'U. R. S. S. est en danger mortel. Dans sa lutte désespérée pour ouvrir le monde à l'impérialisme allemand, Hitler s'est tourné vers l'Est, espérant par une victoire rapide renforcer ses positions militaires et économiques. A l'heure du danger suprême la Quatrième Internationale proclame ce qu'elle a constamment dit aux travailleurs : Pour la défense de l'U. R. S. S. ! Défendre l'Union soviétique, c'est le devoir élémentaire de tous les ouvriers fidèles à leur classe. Mieux que quiconque nous savons bien que le gouvernement actuel de l'U. R. S. S. est bien différent du pouvoir soviétique des premières années de la révolution, mais nous avons quelque chose à défendre et nous le défendons contre l'ennemi de classe, indépendamment de tous les méfaits des dirigeants actuels. Les travailleurs soviétiques ont accompli une révolution grandiose, qui a changé la face d'un immense pays. Ils sont restés isolés, les forces leur ont manqué de réaliser tous leurs espoirs et ils ont dû tolérer sur leur dos d'ignobles usurpateurs. Mais Hitler vient maintenant tout anéantir. Cela, ni les peuples de l'U. R. S. S. ni la classe ouvrière mondiale ne peuvent le permettre.

Comment défendre l'U. R. S. S. ? Pour répondre à cette question il faut savoir avant tout pourquoi le premier état ouvrier, la première expérience de pouvoir prolétarien se trouva au bord de l'abîme. Si une telle catastrophe est possible, après presque un quart de siècle d'existence, la faute en est avant tout à la dégénérescence interne de l'état ouvrier, dominé maintenant par une bureaucratie parasitaire. Il y a un peu plus de vingt ans que l'U. R. S. S. est sortie de la guerre civile, après avoir victorieusement repoussé les assauts des brigands impérialistes du monde entier. Si l'U. R. S. S. est aujourd'hui précipitée dans la plus terribles des guerres, si son existence même est menacée, la responsabilité en retombe avant tout sur Staline. La seconde guerre impérialiste et l'attaque contre l'U. R. S. S. ne furent possibles qu'après la désorganisation des forces révolutionnaires du prolétariat mondial, et avant tout européen, par le Comintern stalinisé. L'U. R. S. S. subit une défaite quand la révolution chinoise de 1927 fut étranglée par Chang-Kai-Chek, protégé de Staline ; quand la bureaucratie soviétique écrasa l'opposition de gauche, déportant et exterminant la fleur du parti bolchéviste ; quand Hitler arriva au pouvoir en Allemagne grâce à la funeste politique du parti communiste allemand, directement inspiré par Staline. L'U. R. S. S. subit une défaite quand Staline vendit le prolétariat français à la bourgeoisie pour prix d'un pacte militaire ; quand l'héroïque révolution espagnole fut conduite à sa perte par les agents de Staline, au nom du maintien de la propriété privée de la terre et des usines ; quand les ignobles procès de Moscou, mis en scène par Staline, détournèrent de l'U. R. S. S. les sympathies des travailleurs. L'attaque actuelle de l'Union soviétique par Hitler est le dernier chaînon d'une longue file de défaites des forces ouvrières dans le monde entier, et le grand responsable de ces défaites, c'est le Comintern aux ordres de la bureaucratie soviétique. Hitler lui-même est le produit du déclin de la révolution prolétarienne, provoqué par le grand saboteur qui a pour nom Staline. Nous l'avons souvent répété : Sans Staline, pas de Hitler ! Sur la décadence actuelle de l'Europe, avec ses misères sans nombre pour les masses travailleuses et la perte des grands espoirs, plane l'ombre noire de Staline, le grand organisateur des défaites prolétariennes !

L'U. R. S. S. resta isolée par suite de la trahison du Comintern envers les intérêts révolutionnaires du prolétariat. Les bureaucrates dirigeants tentèrent d'écartier les conséquences de leurs crimes envers les ouvriers par l'artifice de combraisons diplomatiques avec les impérialismes. Sur le fond de l'écrasement des forces prolétariennes, ils ne pouvaient aller que d'échec en échec. Le désarroi du Kremlin en face des résultats de sa propre politique ne fut jamais plus apparent qu'à l'aube de ce 22 juin, quand Hitler ouvrit sa campagne contre l'U. R. S. S. La politique extérieure de Staline dans les dernières années ne fut en rien supérieure à celle de Chamberlain. Et pour la même raison : elles furent toutes deux des politiques de faiblesse. Après l'accord de Munich Chamberlain promit au monde une « nouvelle ère de paix ». Cette « ère » dura moins d'un an. Après l'accord germano-soviétique Molotov se félicita de ce que l'entente des « deux peuples » russe et allemand assurerait à l'U. R. S. S. une

paix indéfinie. Après l'écrasement militaire de la France et avec l'intrusion allemande dans les Balkans, Staline se vit obligé de donner à Hitler une série d'"avertissements", qui ne dépassèrent pas les limites de petites manœuvres diplomatiques. Or, un avertissement qui ne s'accompagne pas de force réelle, se change en son contraire, c'est-à-dire qu'au lieu de retenir l'ennemi, il l'incite à aller plus loin. Par tous ses actes la diplomatie soviétique ne démontrait qu'une chose : que le Kremlin était mortellement effrayé de la guerre. Cela ne put qu'encourager Hitler à entreprendre l'action décisive. Combien les dirigeants soviétiques avaient été victimes de leur propre politique, c'est ce que montrèrent les discours de Molotov et de Staline. Tout ce que la "direction générale" sut exprimer en face de l'attaque hitlérienne, ce furent de pitoyables "jérémiades sur la malhonnêteté de l'agresseur".

La guerre ne fait que pousser à l'extrême la politique profondément conservatrice de la bureaucratie. A l'intérieur Staline a déjà renforcé le mécanisme de la dictature politique, au mépris des intérêts militaires. La bureaucratie fit entendre par là que si elle est prête à défendre l'Union soviétique, elle veut avant tout défendre sa position privilégiée dans le pays. A l'extérieur le principal souci de la bureaucratie est de se confondre avec le camp des impérialismes anglais et américains. C'est au nom de ce programme que le Kremlin fait le silence le plus complet sur tout ce qui pourrait rappeler la révolution prolétarienne. Le pays où "le socialisme a définitivement vaincu" est en guerre, mais le mot même de socialisme a disparu du vocabulaire des porte-parole de la bureaucratie. Le Kremlin avec ses écrivains mercenaires, fait revivre tous les souvenirs patriotiques de la Russie des tsars. Il n'ose même pas rappeler aux masses soviétiques l'expérience grandiose de la guerre civile. Pour deux raisons : pour ne pas troubler Churchill par des souvenirs cuisants et des appréhensions nouvelles, et aussi parce qu'il a lui-même la plus grande frayeur des traditions révolutionnaires des masses. L'Internationale communiste fait la morte. Dans les pays du camp "démocratique" les partis stalinistes ont fait demi-tour instantanément. Leur pratique, déjà longue de ce genre d'exercice leur a permis de l'effectuer sans le moindre incident. Le premier allié de l'U.R.S.S., c'est le prolétariat allemand, qui a directement le même ennemi en face de lui : l'impérialisme allemand. Mais même maintenant, pressé par les armées de Hitler, la bureaucratie n'ose pas lui faire appel. Elle a adressé au peuple allemand, y compris "les national-socialistes honnêtes", un manifeste qui ne contient pas la moindre note prolétarienne, mais rempli de lamentations pitoyables et ridicules. Pour venir à bout de l'impérialisme allemand l'Internationale prolétarienne est une force autrement puissante que l'aide que Moscou pourra recevoir de Londres ou de Washington. Lénine l'a souvent répété, c'est la force qui empêche les impérialismes d'étrangler la révolution russe dans ses années héroïques. Mais à cette époque-là les dirigeants soviétiques savaient parler aux ouvriers un langage révolutionnaire. Aux soldats allemands le Kremlin ne sait maintenant adresser que des plaintes au nom du nationalisme russe, il est bien incapable de leur ouvrir une perspective révolutionnaire. Il identifie ses buts de guerre avec ceux de Churchill-Roosevelt, par là il ne peut que renforcer le nationalisme allemand et en fin de compte servir Hitler. Il appelle les ouvriers anglais et américains à supporter leur impérialisme et par là ne peut manquer de leur aussi les ouvriers allemands à leurs dirigeants. L'étouffement de la lutte révolutionnaire dans un camp la rend plus difficile dans l'autre. La bureaucratie mène la guerre avec les méthodes qui lui sont propres. Ce sont celles d'une caste profondément conservatrice de parvenus, qui a grandi et s'est nourrie du déclin de la révolution. Les dirigeants du Kremlin ont tenté maintes fois de justifier la longue série de leur trahisons des luttes prolétariennes par les intérêts de la défense de l'U.R.S.S. En réalité, grâce au Comintern stalinisé, le prolétariat fut battu et l'Union soviétique se trouva plus isolée que jamais. Aujourd'hui les résultats sont là. Hier encore le Kremlin flagornait l'Allemagne de Hitler, comme il se racroche maintenant à Churchill et à Roosevelt. A quoi tout cela a-t-il servi ? Ou cela a-t-il conduit ?

Le bilan de la politique staliniste se solda par un passif énorme. La catastrophe actuelle n'est que la banqueroute de toute cette politique. Mais si à l'heure décisive les dirigeants du Kremlin ne purent que révéler leur désarroi, les masses soviétiques surent montrer leur courage et leur intrépidité. Ce que les premières semaines de guerre ont révélé, c'est le dévouement et l'esprit de sacrifice des troupes soviétiques. C'est le fait fondamental de la campagne jusqu'à maintenant. Les soldats rouges ont su opposer l'audace et l'ini-

tiative aux méthodes terrifiantes du militarisme allemand. Ils ne se battent pas "pour Staline", pour les bureaucrates hais qui les oppriment, mais ils savent apprécier la différence entre Staline et Hitler. Ils savent bien que si Hitler a entrepris cette formidable campagne, ce n'est pas pour libérer le pays de la bureaucratie parasitaire, mais pour achever le travail de celle-ci, pour en finir définitivement avec une révolution déjà profondément blessée. Par sa lutte acharnée le peuple soviétique a montré au monde qu'il lui restait encore quelque chose à défendre et qu'il entendait le défendre jusqu'au bout. En dépit de tous les crimes de la bureaucratie, la révolution d'Octobre, qui éveilla tous les peuples de la Russie à une vie nouvelle, n'est pas encore morte. L'ouvrier et le colchoknik savent bien ce que signifierait la victoire de Hitler : ce serait la mainmise sur l'économie par les trusts et les cartels allemands, la transformation du pays en colonie, la fin de la première expérience d'économie planifiée hors du système du profit capitaliste, la ruine de tous les espoirs. Cela, ils ne veulent pas le permettre.

Ce que le travailleur soviétique discerne avec son instinct de classe, la Quatrième Internationale n'a cessé de le réclamer : pour la défense inconditionnelle de l'Union soviétique ! Nous défendons l'U.R.S.S. indépendamment des trahisons de la bureaucratie et malgré ces trahisons. Nous ne mettons pas comme condition de notre appui telle ou telle concession de la part de la bureaucratie staliniste. Mais nous défendons l'U.R.S.S. avec nos méthodes. Nous représentons les intérêts révolutionnaires du prolétariat et notre arme, c'est la lutte de classe révolutionnaire. Les alliés impérialistes du Kremlin ne sont pas nos alliés. Nous poursuivons le combat révolutionnaire, y compris dans le camp "démocratique". Supporter les maîtres impérialistes de l'Angleterre ou des Etats-Unis, ce serait aider Hitler à maintenir son emprise sur les ouvriers allemands. Nous misons sur la révolution et le meilleur moyen de servir l'avenir révolutionnaire des ouvriers allemands, c'est de poursuivre et d'élargir les luttes prolétariennes dans le camp opposé. En Allemagne et dans les pays d'Europe occupés par les troupes allemandes, la défense de l'Union soviétique signifie directement le sabotage de la machine de guerre allemande. Ouvriers et paysans allemands sous l'uniforme du soldat, la Quatrième Internationale vous appelle à passer, avec armes et bagages, dans les rangs de l'Armée rouge ! Ouvriers et paysans allemands dans les usines, dans les chemins de fer, dans les fermes, peuples asservis de l'Europe, paralysez par tous les moyens possibles la marche du militarisme allemand ! Vous ne défendez pas seulement ainsi l'Union soviétique, mais vous préparez aussi votre libération, non pas celle que Churchill ou Roosevelt vous réservent, mais la vôtre, celle où vous pourrez bâtir en hommes libres un monde nouveau. En U.R.S.S. la Quatrième Internationale appelle les travailleurs soviétiques à être les meilleurs soldats à leur poste de combat. Notre organisation vit des enseignements de celui qui fut le guide de l'Armée rouge dans les luttes difficiles des premières années de la révolution, Léon Trotsky, lâchement frappé par le bourreau du Kremlin, mais dont le souvenir est plus que jamais présent à la mémoire des anciens combattants de la guerre civile, maintenant, à l'heure du danger suprême. C'est son exemple et les traditions de cette grande époque qui doivent inspirer les soldats, les marins et les aviateurs d'aujourd'hui. Mais les miracles d'héroïsme de ce temps-là ne furent possibles que parce que les ouvriers et les paysans savaient alors clairement ce qu'ils défendaient. Pour répéter ces miracles d'intrépidité, — et ils sont nécessaires pour venir à bout de Hitler, — la meilleure arme, c'est le rétablissement de la démocratie soviétique. La guerre ne met pas fin à notre lutte contre les bureaucrates, mais rend cette lutte plus impérieuse que jamais. Pour la défense de l'U.R.S.S., formation de soviets d'ouvriers, de paysans et de soldats ! Tel est notre cri de ralliement. Mais notre lutte contre la bureaucratie reste subordonnée à la guerre contre l'impérialisme. C'est vrai sur le plan politique où nous considérons notre critique de l'oligarchie parasitaire comme le moyen de mieux armer le pays contre l'impérialisme et c'est vrai aussi sur le plan militaire où les actions pratiques contre la bureaucratie sont subordonnées aux nécessités de la défense du pays. Dans les conditions de la guerre tous les problèmes du régime se posent plus vivement que jamais à la conscience des travailleurs soviétiques. La première tâche de l'heure présente, c'est le rassemblement de cadres et l'organisation de la section soviétique de la Quatrième Internationale.

A plus ou moins brève échéance, le régime bureaucratique, qui vit d'un compromis entre le prolétariat et l'impérialisme, ne peut survivre à la guerre. Même en cas de victoire,

les jours de la clique staliniste sont comptés. Une victoire, même sous la forme d'une longue résistance, révélerait tous les espoirs des masses soviétiques, secourrait l'apathie accumulée par des années de défaites. Les ouvriers et les colchokniks toléreraient de moins en moins l'arbitraire des bureaucrates. En outre, l'échec des armées allemandes produirait infailliblement ce que Staline redoute le plus, des insurrections prolétariennes à travers toute l'Europe. Perdant pied sur le sol brûlant de la révolution, Staline suivrait de peu Hitler dans l'abîme.

Le fracas de la guerre résonne maintenant sur toute la terre. Tous les impérialismes travaillent fébrilement à l'anéantissement de l'humanité. Une vague formidable de réaction balait toutes les libertés et toutes les conquêtes d'hier. Hitler, Churchill et Roosevelt rivalisent à ce jeu terrible. Staline ne cherche qu'à s'adapter aux brigands "démocratiques" et sa plus grande crainte, c'est de prononcer une parole révolutionnaire. Quant à nous, nous pouvons rester optimistes. Dans les profondeurs des masses mûrit une révolte que rien ne pourra endiguer. La première guerre impérialiste de 1914-1918 apparaît maintenant comme une simple répétition de la guerre actuelle et l'orage révolutionnaire qui sortira de cette guerre-ci fera oublier les crises révolutionnaires de 1917-1920. La résistance des masses soviétiques à l'avarice allemande ne peut que précipiter l'explosion. C'est pourquoi tous les peuples de la terre doivent l'appuyer, chacun avec les moyens divers que nous avons indiqués. Défendez l'U.R.S.S. et vous vous défendez vous-mêmes, vous hâterez l'heure de votre libération !

Pour la défense de l'U.R.S.S. !  
Vive la révolution socialiste mondiale !

Le Comité Exécutif de la  
Quatrième Internationale.

Août 1941.

#### AUX ETATS-UNIS

Le syndicat des camionneurs de Minneapolis a une longue tradition de lutte révolutionnaire. Il a mené dans le passé des grèves résolues qui ont eu leur écho dans toute l'Amérique. Au début de juin dernier, le président national de la fédération des camionneurs, D. Tobin, voulant étouffer toute opposition au programme de guerre de Roosevelt, décida de destituer, de sa propre autorité, toute la direction du syndicat de Minneapolis, le local 544, sans la moindre consultation des soulevés eux-mêmes. Cet acte dictatorial souleva l'indignation de tout le syndicat qui décida le 9 juin de sortir de l'American Federation of Labor et d'entrer dans l'autre centrale syndicale, le Congress of Industrial Organizations (C.I.O.). Tobin envoya immédiatement à Minneapolis une équipe de quelques centaines de gangsters qui attaquèrent les syndiqués du Local 544 lorsqu'ils se trouvaient isolés. Il espérait ainsi briser l'opposition, mais sans grand succès. C'est alors que Roosevelt et sa police, le Federal Bureau of Investigation, entrèrent en scène. Le 27 juin les locaux du Socialist Workers Party à Minneapolis et à Saint-Paul furent perquisitionnés par des agents du F.B.I. qui emportèrent triomphalement des brochures et des livres de Marx, de Lénine et de Trotsky. En même temps une instruction était ouverte contre les dirigeants du Socialist Workers Party et ceux du Local 544, sous l'inculpation de "conspiration séditionneuse". Le 15 juin 29 militants du S.W.P. et du Local 544 étaient formellement inculpés. Parmi eux se trouvent James Cannon, secrétaire national du S.W.P., Farrell Dobs, secrétaire syndical national du S.W.P., Felix Morrow, rédacteur en chef de l'organe du S.W.P., Miles Dunne, président du Local 544, et de nombreux autres militants syndicaux de Minneapolis. Les inculpés furent mis en liberté sous caution de cinq mille dollars chaque. Le procès est maintenant en préparation pour un proche avenir.

C'est la première fois dans l'histoire des Etats-Unis que les "lois scélérates", que chaque Etat a toujours en réserve, s'abattent en temps de paix sur des militants ouvriers pour réprimer comme un crime la propagande révolutionnaire. Des centaines de syndicats dans tout le pays se sont dressés contre l'action dictatoriale du gouvernement. L'organisation nationale du C.I.O., ainsi que l'American Civil Liberties Union ont décidé de participer activement à la défense des inculpés. Les stalinistes se taisent. Le procès de Minneapolis, à l'heure où le parti staliniste abandonne toute apparence d'opposition, est le témoignage éclatant que les trotskistes américains poursuivent la résistance révolutionnaire à la politique belléciste de Roosevelt.

QUAND TU AS LU CE JOURNAL,  
PASSE-LE A UN CAMARADE !

# LE PROBLEME DE LA DIRECTION

L'article ci-dessous fut trouvé dans les papiers de Léon Trotsky, après son assassinat par la G.P.O.U. Ecrit au début de 1940, il examine les causes de la défaite du prolétariat espagnol. Bien qu'inachevé, il contient des indications précieuses sur le problème de la direction révolutionnaire, question capitale aujourd'hui.

Il se publie maintenant à Paris une revue, „Que faire ?”, qui pour quelque raison se considère marxiste, mais en réalité reste complètement dans les cadres de l'empirisme des intellectuels bourgeois de gauche et des ouvriers isolés qui se sont assimilés tous les vices des intellectuels. La revue „Que faire ?” n'a en soi aucune importance. Mais elle est d'un intérêt symptomatique. C'est pourquoi nous pensons utile de nous arrêter sur ce que cette revue estime être les causes de l'effondrement de la révolution espagnole, en tant que cela révèle fort clairement les traits essentiels de l'aile gauche du pseudo-marxisme.

Nous commençons par une citation littérale d'une critique de la brochure „L'Espagne trahie” du camarade Casanova :

„Pourquoi la révolution fut-elle écrasée ? Parce que... répond l'auteur (Casanova) — le parti communiste mena une fausse politique qui fut malheureusement suivie par les masses révolutionnaires. Mais pourquoi, sacrebleu, les masses révolutionnaires abandonnant leurs anciens chefs, se rallièrent-elles au drapeau du parti communiste ? „Parce qu'il n'y avait pas de parti véritablement révolutionnaire.” Nous sommes en face d'une pure tautologie. Une fausse politique des masses reflète une certaine condition des forces sociales (manque de maturité de la classe ouvrière, manque d'indépendance de la paysannerie) qui doit être expliquée en procédant des faits, présentés entre autres par Casanova lui-même. Sinon, on ne peut l'expliquer que comme le produit des actions de certains individus ou groupes d'individus malicieux, opposés aux actions des „individus sincères”, seuls capables de sauver la révolution. Après quelques pas dans la première voie, la voie marxiste, Casanova prend la seconde. On nous mène dans le domaine de la pure démologie ; l'infamie responsable de la défaite, c'est le grand Diable Staline, assisté des anarchistes et de tous les autres petits diables ; le Diable des révolutionnaires n'a malheureusement pas envoyé un Lénine ou un Trotsky en Espagne comme il le fit en Russie en 1917.

Puis suit cette conclusion : „C'est ce qui arrive si l'on cherche à tout prix à imposer l'orthodoxie ossifiée d'une chapelle sur les faits.” Il est difficile d'imaginer comment on peut comprimer en si peu de lignes tant de banalités, de vulgarités et d'erreurs. L'auteur de la citation s'abstient de donner aucune explication de la défaite de la révolution espagnole ; il indique seulement que des explications profondes, telles que la „condition des forces sociales”, sont nécessaires. Ce refus de toute explication n'est pas accidentel. Ces critiques du bolchévisme sont des lâches sur le terrain de la théorie, pour la simple raison qu'ils ne se sentent rien de solide sous les pieds. Pour ne pas dévoiler leur propre banqueroute ils escamotent les faits et jouent avec les opinions des autres. Ils se bornent à des allusions et à des demi-mots, comme s'ils n'avaient pas le temps de montrer toute leur sagesse. En fait, ils ne possèdent aucune sagesse. Leur dédain va de pair avec un charlatanisme intellectuel.

Analysons pas à pas les allusions et les demi-pensées de notre auteur. Selon lui une fausse politique des masses ne peut être expliquée que comme une „manifestation d'une certaine condition des forces sociales”, c'est-à-dire du manque de maturité du prolétariat et du manque d'indépendance de la paysannerie. Qui chercherait des tautologies ne pourrait en trouver une plus insipide. Une „fausse politique des masses” est expliquée par le „manque de maturité” des masses. Mais qu'est-ce que le „manque de maturité” des masses ? Evidemment, leur prédisposition à suivre une fausse politique. En quoi consiste cette fausse politique et quels en sont les initiateurs, — la masse ou les chefs, — tout cela est passé sous silence par notre auteur. Au moyen d'une tautologie il rejette la responsabilité sur les masses. Cet artifice classique de tous les traités, de tous les déserteurs et de leurs avocats est spécialement révoltant quand on l'emploie contre le prolétariat espagnol.

En juillet 1936, — pour ne pas mentionner la période précédente, — les ouvriers espa-

gnols repoussèrent l'attaque des officiers, qui avaient préparé leur conspiration sous la protection au Front populaire. Les masses improvisèrent des milices et créèrent des comités ouvriers, bastions de leur future dictature. Les organisations dirigeantes du prolétariat, de leur côté, aidèrent la bourgeoisie à détruire ces comités, à liquider les attaques des ouvriers contre la propriété privée et à subordonner les milices ouvrières au commandement de la bourgeoisie, le P.O.U.M. participant d'ailleurs au gouvernement et assumant une responsabilité directe pour ce travail de la contre-révolution. Que signifie en ce cas le „manque de maturité” du prolétariat ? Evidemment ceci : malgré la ligne politique correcte suivie par les masses, celles-ci ont été incapables de briser la coalition de socialistes, des staliniens, des anarchistes et du P.O.U.M. avec la bourgeoisie.

Nos sages objecteront : mais pourquoi les ouvriers qui font preuve d'un instinct révolutionnaire si sûr et de qualités si extraordinaires dans le combat se soumettent-ils à une direction qui les trahit ? Voici notre réponse : il n'y a pas eu même une trace de simple soumission. La ligne suivie par les ouvriers forma toujours un angle avec celle de la direction. Et dans les moments les plus critiques cet angle devint de 180 degrés. La direction collabora alors, directement ou indirectement, à la répression des ouvriers par la force armée.

En mai 1937 les ouvriers de Catalogne s'insurgèrent, non seulement indépendamment de leur propre direction, mais contre elle. Les chefs anarchistes, — bourgeois phraseurs et méprisables pauvrement déguisés en révolutionnaires, — répètent des centaines de fois dans leur presse que si la C.N.T. avait voulu prendre le pouvoir et instaurer sa dictature en mal, elle aurait pu le faire sans difficulté aucune. Pour une fois les chefs anarchistes dirent la vérité sans fard. La direction du P.O.U.M. s'accrocha en fait à la queue de la C.N.T., couvrant seulement sa politique d'une phraséologie différente. C'est grâce à cela et à cela seulement que la bourgeoisie réussit à écraser le soulèvement du prolétariat „pas encore mûr”. Il faut ne comprendre absolument rien aux relations entre la classe et le parti, entre les masses et les chefs pour répéter l'affirmation creuse que les masses espagnoles ont simplement suivi leurs chefs. La seule chose qu'on puisse dire, c'est que les masses qui à chaque moment tentèrent de se frayer la voie en avant n'eurent pas la force de produire dans le feu même de la bataille une nouvelle direction qui correspondit aux exigences de la révolution. Nous avons devant nous un processus profondément dynamique, avec les diverses étapes de la révolution se succédant rapidement, avec une direction ou des parties de la direction passant chez l'ennemi de classe, et nos sages ouvrent une discussion purement statique : pourquoi la classe ouvrière tout entière a-t-elle suivie une mauvaise direction ?

Il y a une vieille maxime, d'esprit évolutionniste et libéral : tout peuple a le gouvernement qu'il mérite. L'histoire, cependant, montre qu'un seul et même peuple peut au cours d'une période relativement brève avoir des gouvernements fort différents (Russie, Italie, Allemagne, Espagne, etc.) et qu'en outre l'ordre dans lequel se succèdent ces gouvernements n'est pas constamment du despotisme à la liberté, comme se l'était imaginé les évolutionnistes libéraux. Le secret en est qu'un peuple se compose de classes hostiles et que ces classes elles-mêmes sort formées de couches différentes et partiellement antagonistes qui obéissent à des directions différentes ; en outre tout peuple est sous l'influence d'autres peuples, eux-mêmes composés de classes. Les gouvernements n'expriment pas la „maturité” régulièrement croissante d'un „peuple”, mais sont le produit de la lutte entre les différentes classes ou les diverses couches à l'intérieur d'une même classe et, enfin, de l'action de forces extérieures : alliances, conflits, guerres, etc. A cela il faut ajouter qu'un gouvernement, une fois établi, peut subsister plus longtemps que le rapport de forces qui l'a produit. C'est précisément de cette contradiction historique que surgissent les révolutions, les coups d'états, les contre-révolutions, etc.

La question de la direction d'une classe doit être abordée de la même manière dialectique. Imitant les libéraux, nos sages acceptent tacitement l'axiome que toute classe a la direction qu'elle mérite. En réalité la direction n'est pas du tout un simple „reflet” d'une classe ou le produit de la force créatrice de celle-ci. Une direction prend forme dans tout un processus de heurts entre les différentes classes ou de frictions entre les différentes couches à l'intérieur d'une même

classe. Une fois formée, la direction s'élève invariablement au-dessus de sa classe et devient ainsi sujette à la pression et à l'influence des autres classes. Le prolétariat peut „tolérer” pour une longue période une direction qui a déjà subi une complète dégénérescence interne mais n'a pas encore eu l'occasion de révéler cette dégénérescence en face de grands événements. Un grand choc historique est nécessaire pour faire clairement apparaître la contradiction entre la direction et la classe. Les chocs historiques les plus puissants sont les guerres et les révolutions. C'est précisément pourquoi la classe ouvrière est souvent prise à l'improviste par la guerre et la révolution. Mais même dans les cas où la vieille direction a révélé sa corruption interne, la classe ne peut pas improviser immédiatement une nouvelle direction, surtout si elle n'a pas hérité de la période précédente de cadres révolutionnaires solides capables d'utiliser l'affondrement du vieux parti dirigeant. L'interprétation marxiste, c'est-à-dire dialectique et non scolastique, de la corrélation entre la classe et sa direction ne laisse pas pierre sur pierre de l'édifice de sophismes de notre auteur.

Il considère la maturité du prolétariat comme quelque chose de purement statique. Cependant durant une révolution la conscience d'une classe est le processus le plus dynamique et détermine directement le cours de la révolution. Etait-il possible en janvier 1917 ou même en mars, après le renversement du tzarisme, de donner une réponse à la question de savoir si le prolétariat russe était suffisamment „mûr” pour prendre le pouvoir dans huit à neuf mois ? La classe ouvrière était alors extrêmement hétérogène socialement et politiquement. Durant les années de la guerre elle s'était renouvelée de 30 à 40 pour cent aux dépens de la petite bourgeoisie, souvent réactionnaire, des paysans arriérés, des femmes et des jeunes. Le parti bolchéviste était suivi en 1917 par une insupportable minorité de la classe ouvrière et en outre les dissensions ne manquaient pas à l'intérieur du parti lui-même. La majorité écrasante des ouvriers supportaient les menchéviks et les „socialistes-révolutionnaires”, c'est-à-dire les social-patriotes conservateurs. La situation était encore moins favorable en ce qui concernait l'armée et les paysans. Il faut encore ajouter le bas niveau général de la culture du pays, le manque d'expérience politique parmi les larges couches du prolétariat, spécialement dans les provinces, sans parler des paysans et des soldats.

Quel était l'actif du bolchévisme ? Au début de la révolution seul Lénine possédait une conception claire et profondément méditée. Les cadres russes du parti étaient dispersés et en grande partie pleins de confusion. Mais le parti avait de l'autorité parmi les ouvriers avancés. Lénine avait une grande autorité parmi les cadres du parti. La conception politique de Lénine correspondait au développement réel de la révolution et chaque nouvel événement la renforçait. Ces éléments de l'actif firent des miracles dans une situation révolutionnaire, c'est-à-dire dans les conditions d'une lutte de classes. Le parti aligna rapidement sa politique sur la conception de Lénine, sur ce qui était le cours réel de la révolution. Grâce à cela il trouva un ferme appui parmi des dizaines de milliers d'ouvriers avancés. En quelques mois, en se basant sur le développement de la révolution, le parti put convaincre la majorité des ouvriers de la justesse de ses mots d'ordre. La majorité organisée en soviets put à son tour attirer les soldats et les paysans. Comment ce processus dynamique, dialectique, peut être épuisé par la formule de la maturité ou du manque de maturité du prolétariat ? Un facteur colossal dans la maturité du prolétariat russe en février ou en mars 1917, ce fut Lénine. Mais il ne tomba pas du ciel. Il personnifiait la tradition révolutionnaire de la classe ouvrière. Pour que les mots d'ordre de Lénine fissent leur chemin vers les masses il fallait qu'il existât des cadres, même s'ils étaient numériquement faibles au début ; il fallait la confiance de ses cadres dans la direction, confiance basée sur l'expérience entière du passé. Rayer ces éléments du calcul, c'est simplement ignorer la révolution vivante, lui substituer une abstraction, le „rapport des forces”, car le développement de la révolution consiste précisément en ce que le rapport des forces varie incessamment et rapidement sous la pression des changements qui surviennent dans la conscience du prolétariat, de l'attraction des couches arriérées par les couches avancées, de l'assurance croissante de la classe en sa propre force. Le ressort vital de ce processus, c'est le parti, tout comme le ressort vital du mécanisme du parti, c'est la direction. Le rôle et la responsabilité de la direction dans une époque révolutionnaire sont énormes. La victoire d'Octobre fut un témoignage sérieux de la „maturité” du prolétariat. Mais cette maturité est relative. Quelques années

plus tard ce même prolétariat permit que la révolution fût étranglée par une bureaucratie sortie de ses rangs. La victoire n'est pas du tout le fruit mur de la „maturité“ du prolétariat. La victoire est une tache stratégique. Il est nécessaire d'utiliser les conditions favorables d'une crise révolutionnaire pour mobiliser les masses ; prenant pour point de départ le niveau donné de leur „maturité“, il est nécessaire de les pousser en avant, de leur faire comprendre que l'ennemi n'est nullement tout-puissant, qu'il est déchiré de contradictions, que la panique regne derrière une façade imposante. Si les bolchéviques avaient manqué de réaliser ce travail, on n'aurait même pas pu parler de la victoire de la révolution prolétarienne. Les soviets auraient été écrasés par la contre-révolution et les petits sages de tous les pays auraient écrit des articles et des livres pour montrer que seuls des visionnaires déracinés pouvaient rêver en Russie de dictature du prolétariat, celui-ci étant si faible numériquement et si loin de la maturité.

Il est également abstrait, peanitique et faux d'invoquer le „manque d'indépendance“ de la paysannerie. Ou et quand notre sage a-t-il jamais observé dans la société capitaliste une paysannerie qui ait un programme révolutionnaire indépendant ou soit capable d'une initiative révolutionnaire indépendante ? La paysannerie peut jouer un très grand rôle dans la révolution, mais seulement un rôle auxiliaire.

Dans de nombreux cas les paysans espagnols ont agi hardiment et combattu courageusement. Mais pour soulever la masse entière de la paysannerie le prolétariat doit donner l'exemple d'une insurrection décisive contre la bourgeoisie et inspirer aux paysans la foi en la possibilité de la victoire. Cependant l'initiative révolutionnaire du prolétariat lui-même fut paralysée à chaque pas par ses propres organisations.

Le „manque de maturité“ du prolétariat, le „manque d'indépendance“ de la paysannerie ne sont pas les facteurs ultimes et fondamentaux des événements historiques. A la base de la conscience des classes il y a les classes elles-mêmes, leur force numérique, leur rôle dans la vie économique. A la base des classes il y a un système spécifique de production qui est déterminé à son tour par le niveau du développement des forces productives. Pourquoi ne pas dire alors que la défaite du prolétariat espagnol fut déterminée par le bas niveau de la technique ?

Notre auteur substitue un déterminisme mécanique à l'action dialectique du processus historique. De là les railleries faciles sur le rôle des individus, bons et mauvais. L'histoire est un processus de la lutte des classes. Mais les classes ne mettent pas tout leur poids dans la balance automatiquement et simultanément. Dans le processus de la lutte les classes créent divers organes qui jouent un rôle important et indépendant et sont sujets à des déformations. Cela fournit aussi une base au rôle des personnalités dans l'histoire. Il y a, bien entendu, de grandes causes objectives qui créent le pouvoir autocratique de Hitler, mais seuls des pédants bornés du „déterminisme“ peuvent nier aujourd'hui l'énorme rôle historique de Hitler. L'arrivée de Lénine à Petrograd le 3 avril 1917 changea à temps l'orientation du parti bolchéviste et permit à celui-ci de mener la révolution à la victoire. Nos sages peuvent dire que si Lénine était mort à l'étranger au début de 1917 la révolution d'Octobre aurait eu lieu „exactement de la même manière“. Mais ce n'est pas vrai. Lénine représentait un des éléments vivants du processus historique. Il personnifiait l'expérience et la perspicacité de la partie la plus active du prolétariat. Son apparition opportune sur l'arène de la révolution était nécessaire pour mobiliser l'avant-garde et lui donner la possibilité de rallier la classe ouvrière et les masses paysannes. La direction politique aux moments cruciaux de tournants historiques peut devenir un facteur aussi décisif que le rôle du commandement en chef aux moments critiques d'une guerre. L'histoire n'est pas un processus automatique. Sinon, pourquoi des chefs ? pourquoi des partis ? pourquoi des programmes ? pourquoi des luttes théoriques ?

„Mais pourquoi, sacrebleu, — demande l'auteur que nous avons déjà entendu, — les masses révolutionnaires, abandonnant leurs anciens chefs, se rallièrent-elles au drapeau du parti communiste ?“ La question est fausement posée. Il n'est pas vrai que les masses révolutionnaires aient abandonné tous leurs anciens chefs. Les ouvriers qui étaient auparavant attachés à des organisations déterminées continuèrent à s'y raccrocher, tout en observant et en se méfiant. Les ouvriers en général ne rompent pas aisément avec le parti qui les éveille à la vie politique. En outre, la protection mutuelle à l'intérieur du Front populaire les berça : puisque tout le monde est d'accord, tout

doit bien aller. Les masses nouvelles et irachies se tournèrent naturellement vers le Comintern comme le parti qui avait accompli la seule révolution prolétarienne victorieuse et qui, ils l'espéraient, était capable d'assurer des armes à l'Espagne. D'ailleurs, le Comintern était le champion le plus zélé de l'idée du Front populaire ; cela inspirait confiance aux couches inexpérimentées d'ouvriers. A l'intérieur du Front populaire le Comintern était le champion le plus zélé du caractère bourgeois de la révolution ; cela inspirait confiance à la petite bourgeoisie et partiellement aussi à la moyenne. C'est pourquoi les masses „se rallièrent au drapeau du parti communiste“.

Notre auteur décrit les choses comme si le prolétariat se trouvait dans un magasin bien pourvu, choisissant une nouvelle paire de chaussures. Même cette simple opération, comme c'est bien connu, ne réussit pas toujours. Un ce qui concerne une nouvelle direction, le choix est fort limité. C'est seulement graduellement, sur la base de leur propre expérience à travers diverses étapes, que les larges couches des masses peuvent se convaincre que la nouvelle direction est plus ferme, plus sûre, plus loyale que l'ancienne. Sans doute, durant une révolution, c'est-à-dire quand les événements avancent vite, un parti faible peut grandir rapidement, pourvu qu'il comprenne clairement le cours de la révolution et possède des cadres solides qui ne se grisent pas de phrases et ne soient pas terrorisés par les persécutions. Mais un tel parti doit exister avant la révolution, car le processus de l'éducation des cadres exige un laps de temps considérable et la révolution n'accorde pas ce délai.

A la gauche de tous les autres partis en Espagne se trouvait le P.O.U.M., qui rassembla indubitablement les éléments prolétariens révolutionnaires qui n'avaient été auparavant fermement attachés à l'anarchisme. Mais c'est précisément ce parti qui joua un rôle fatal dans le développement de la révolution espagnole. Il ne put pas devenir un parti de masses, car pour ce faire il fallait d'abord renverser les vieux partis et il n'était possible de les renverser que par une lutte implacable, qu'en dénonçant impitoyablement leur caractère bourgeois. Cependant, le P.O.U.M., tout en critiquant les vieux partis, se subordonna à eux dans toutes les questions fondamentales. Il fit partie du bloc électoral du Front populaire, entra dans le gouvernement qui liquida les comités ouvriers, engagea une lutte pour la reconstitution de cette coalition gouvernementale, capitula maintes et maintes fois devant la direction anarchiste, mena, en relation avec cela, une fausse politique syndicale, prit une attitude hésitante et non-révolutionnaire envers l'insurrection de mai 1937. Du point de vue du déterminisme en général on peut, bien entendu, reconnaître que la politique du P.O.U.M. n'était pas fortuite. Tout en ce monde a sa cause. Cependant, la série des causes qui engendrèrent le centrisme du P.O.U.M. n'est nullement le simple reflet des conditions du prolétariat espagnol ou catalan. En tenant compte de l'expérience internationale antérieure, de l'influence de Moscou, de l'effet d'un grand nombre de défaites, etc., il est possible d'expliquer politiquement et psychologiquement pourquoi le P.O.U.M. se développa en parti centriste. Mais cela ne change pas son caractère centriste et cela ne change pas le fait qu'un parti centriste agit invariablement comme un frein sur la révolution, même s'il doit chaque fois se briser la tête et risque de provoquer l'effondrement de la révolution. Cela ne change pas le fait que les masses catalanes étaient bien plus révolutionnaires que le P.O.U.M., qui à son tour était plus révolutionnaire que sa direction. Dans ces conditions décharger la responsabilité de la fausse politique sur le „manque de maturité“ des masses, c'est se livrer à un pur charlatanisme, ce à quoi ont souvent recours les banqueroutiers politiques.

La falsification historique consiste en ce qu'on fait retomber la responsabilité de la défaite des masses espagnoles sur ces masses elles-mêmes et non sur les partis qui ont paralysé ou purement et simplement écrasé le mouvement révolutionnaire des travailleurs. Les défenseurs du P.O.U.M. nient simplement la responsabilité des chefs afin d'éviter ainsi d'avoir à porter leur propre responsabilité. Cette philosophie impotente, qui cherche à se résigner aux défaites comme à un maillon nécessaire dans la chaîne des développements cosmiques, est absolument incapable de poser la question de facteurs concrets tels que les programmes, les partis, les personnalités qui furent les organisateurs de la défaite. Cette philosophie de fatalisme et de prostration est diamétralement opposée au marxisme, théorie de l'action révolutionnaire.

La guerre civile est un processus dans lequel les tâches politiques sont résolues par

des moyens militaires. Si le résultat de cette guerre était déterminé par la „condition des forces sociales“, la guerre elle-même ne serait pas nécessaire. La guerre à son organisation, sa politique, ses méthodes, sa direction propres et c'est par celles-ci que son issue est directement déterminée. Naturellement, la „condition des forces sociales“ fournit la base de tous les autres facteurs politiques ; mais de même que les fondations d'un édifice ne diminuent pas l'importance des murs, des fenêtres, des portes, du toit, etc., de même la „condition des classes“ ne fait pas disparaître l'importance des partis, de leur stratégie, de leur direction. En dissolvant le concret dans l'abstrait, nos sages se sont en fait arrêtés à mi-chemin. La solution la plus „profonde“ du problème aurait été de déclarer que la défaite du prolétariat espagnol était due au développement insuffisant des forces productives. C'est là une clé dont tout idiot peut se servir.

Le prolétariat espagnol fut victime d'une coalition composée d'impérialistes, de républicains espagnols, de socialistes, d'anarchistes, de stalinistes et, à la gauche, du P.O.U.M. Tous paralysèrent la révolution socialiste que le prolétariat espagnol avait en fait commencé à réaliser. Il n'est pas aisé de venir à bout de la révolution socialiste. Nul n'a encore trouvé d'autre méthode que la répression impitoyable, le massacre de l'avant-garde, l'exécution des chefs, etc. Le P.O.U.M., bien entendu, ne voulait pas cela. Il voulait d'un côté participer au gouvernement républicain et entrer en tant qu'opposition loyale dans le bloc général des partis dirigeants ; de l'autre côté il désirait maintenir des relations amicales, alors qu'il s'agissait d'une guerre civile implacable. C'est pour cette raison que le P.O.U.M. fut victime des contradictions de sa propre politique. La politique la plus conséquente dans le bloc dirigeant fut celle des stalinistes. Ils furent l'avant-garde active de la contre-révolution bourgeoise républicaine. Ils voulurent éliminer la nécessité du fascisme en prouvant à la bourgeoisie espagnole et mondiale qu'ils étaient eux-mêmes capables d'étrangler la révolution prolétarienne sous le drapeau de la „démocratie“. Telle fut l'essence de leur politique. Les banqueroutiers du Front populaire espagnol essayaient maintenant de faire retomber le blâme sur la G.P.O.U. Je pense que nous ne pouvons pas être soupçonnés d'indulgence envers les crimes de la G.P.O.U. Mais nous voyons clairement et nous disons aux ouvriers que la G.P.O.U. agit en cette occasion uniquement comme le détachement le plus résolu du Front populaire. Ce fut là la force de la G.P.O.U., ce fut là le rôle historique de Staline. Seuls d'ignorants philistins peuvent écarter tout cela en faisant de petites plaisanteries stupides sur le grand Diable.

Ces messieurs en se préoccupent même pas de la question du caractère social de la révolution. Les laquais de Moscou, pour le bénéfice de l'Angleterre et de la France, proclamèrent que la révolution espagnole était bourgeoise. Sur cette fraude ils érigèrent la politique perfide du Front populaire, politique qui eût été complètement fausse même si la révolution espagnole avait réellement été bourgeoise. Mais dès le début même la révolution révéla son caractère prolétarien bien plus clairement que ne l'avait fait la révolution de 1917 en Russie. Il y a aujourd'hui dans la direction du P.O.U.M. des messieurs qui considèrent que la politique d'Andrés Nin fut trop „gauche“, que la seule chose juste eût été de rester alle gauche du Front populaire. Le réel malheur fut que Nin, se couvrant de l'autorité de Lénine et de la révolution d'Octobre, ne put se décider à rompre avec le Front populaire. Victor Serge, qui a hâte de se compromettre par une attitude légère dans les questions sérieuses, écrit que Nin ne voulait pas se soumettre aux ordres d'Oslo ou de Coyoacan. Un homme sérieux peut-il réellement réduire à un misérable bavardage le problème du caractère de classe d'une révolution ? Les sages de „Que faire ?“ n'ont aucune réponse à cette question. Ils ne comprennent pas la question elle-même. De quelle importance, en effet, est le fait que le prolétariat „pas encore mûr“ ait formé ses propres organes de pouvoir, se soit emparé des usines, ait tenté de régler la production, alors que le P.O.U.M. essayait de toute sa force d'éviter la rupture avec les anarchistes bourgeois et que les socialistes et stalinistes, non moins bourgeois, attaquaient et étrangeaient la révolution prolétarienne ! Pareilles „bagatelles“ n'ont évidemment d'intérêt que pour les représentants d'une „orthodoxie ossifiée“. Les sages de „Que faire ?“ possèdent un appareil spécial qui leur permet de mesurer la maturité du prolétariat et le rapport des forces indépendamment de toutes les questions de stratégie révolutionnaire.